L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue des Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 4 août 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	27
Midi.....	88	31
3 P. M.....	86	30
6 P. M.....	86	30

Le Vent de la Révolution.

C'est sur un des Etats scandinaves que passe dans le moment le vent révolutionnaire, sur la Suède qui, depuis sa séparation d'avec la Norvège, il y a quelques années, n'avait pas fait parler d'elle.

Depuis quelque temps déjà, le peuple suédois possède dans son sein un élément qui, pour ne pas s'agiter au grand jour, pour ne pas mener de bruit autour de lui, n'en prépare pas moins un mouvement qui, s'il a du succès, ébranlera le trône, cherchera à le renverser.

C'est encore le Socialisme qui fait des siennes, non pas le Socialisme dans sa manifestation qui, à la rigueur, n'est pas condamnable ; mais le Socialisme avec ses doctrines subversives, égalitaires, très captivantes en théorie, mais si irréalisables dans la pratique.

Oui, c'est la guerre que veut déclarer le parti des travailleurs, au pouvoir, aux institutions, à la société : et si, par impossible, il lui arrivait de détruire ce pouvoir, ces institutions, cette société, qu'édifierait-il sur leurs ruines ? on se le demande.

Mais ces soulèvements populaires qui périodiquement se produisent un peu partout dans le monde, ne sont pas toujours immotivés, il faut le reconnaître.

A la tête de ces mouvements sont souvent des hommes ambitieux, des hommes qui, eux aussi, ont soif du pouvoir, veulent connaître la griserie des honneurs, et, pour arriver à leurs fins, ce sont les éducateurs soi-disant des foules, les séduisent par leur éloquence de tréteaux, et après leur avoir troublé l'esprit et le cœur, les lancent dans des initiatives dont les conséquences sont toujours regrettables.

Combien de ces soulèvements pourraient, sans doute, être évités si ceux que la destinée a placés à la tête des peuples se rapprochaient d'avantage de ces peuples ; leur faisaient moins sentir le poids de leur autorité ; leur faisait moins sentir surtout l'odeur de cet or qu'ils ont en telle abondance, et dont leurs peuples sont si privés.

La Suède a donc dans son ciel un nuage bien gros, bien noir, bien menaçant, qui n'éclatera pas, il faut l'espérer, car, prévenu à temps, le gouvernement s'est mis en mesure de faire face à toute éventualité. A Stockholm, dans divers quartiers des troupes ont été envoyées, ainsi que dans la banlieue, et au premier signal elles entreront en campagne.

Ne se dissimulant pas la gravité de la situation, le roi Gustave a convoqué le Parlement en session spéciale. La plus grande consternation règne dans la capitale par suite des événements des derniers jours. Le gouvernement organise un corps civil qui protégera la propriété contre toute attaque de la part des bandes en révolte. Toutes les banques ont fermé leurs portes et sont bien gardées. Le commerce, les affaires en général sont dans la stagnation la plus complète, et la population en proie à la plus poignante anxiété, est dans l'expectative ; semble attendre, tout en l'appréhendant, que sonne le tocsin d'alarme. Plus de cent mille hommes on dû se joindre hier aux grévistes, car c'est encore une grève qui a fait naître la situation que la Suède se voit forcée d'affronter en s'appuyant sur son armée.

ABDUL-HAMID ET LA DEUTSCHE BANK.

Voici les détails qu'un témoin oculaire a racontés à un correspondant de Salonique, sur l'entrevue du représentant de la Deutsche Bank et du sultan déposé.

MM. Neelf, envoyé par la Deutsche Bank auprès d'Abdul Hamid, le consul général d'Allemagne, les deux attachés de l'ambassade sont introduits dans le grand salon du rez-de-chaussée, où se trouvent déjà Hadi pacha, général commandant le 3e corps d'armée, et Ali Riza pacha, chef d'état-major. Tout le monde a promis de ne parler à l'ex-sultan d'aucun sujet étranger à l'affaire de banque.

Aussitôt prévenu, Abdul Hamid descend de son appartement ; il nous salue cérémonieusement et nous demande ce qui nous amène. Ali Riza pacha, sur l'ordre du général, lui expose, en peu de mots, l'objet de la visite ; le souverain déchu écoute attentivement ; sa figure est souriante ; ses yeux se fixent sur les personnes étrangères et il se déclare prêt à signer le procès-verbal de remise, rédigé en turc, en allemand et en français. Les valises sont ouvertes ; puis les bordereaux examinés, M. Neelf et les personnes qui l'accompagnent se retirent. Abdul Hamid les salue d'un gracieux : "Evala !" (Merci !)

M. Vitalis, directeur de la succursale de la Banque impériale à Salonique, est alors introduit dans le salon ; Hadi pacha le prie de refermer les valises et de les faire transporter à la Banque ottomane

Les 16,000 obligations du Chemin de fer d'Anatolie, les 3.0.0 titres jouissance et les obligations des Quais de Salonique qui se trouvaient dans les valises, avaient été remis à la Deutsche Bank par l'ex-sultan, il y a quelques années, comme garantie d'un emprunt de 400.000 livres turques que cet établissement financier lui avait consenti. Maintenant, il faut rembourser. Alors, par suite d'un accord fait avec la Banque impériale ottomane, celle-ci se charge de désintéresser la banque allemande et négociera les valeurs s'il y a lieu. Abdul Hamid désire que le reliquat soit joint aux 13,500 livres turques contenues dans les sacs à main et que le tout soit partagé entre le 2e et le 3e corps d'armée pour l'amélioration de l'armement.

Donc, on voit par ce qui précède que l'énorme dépôt fait à la Deutsche Bank se réduit presque à néant et que les centaines de millions attribués à Abdul Hamid et déposés dans les banques étrangères ne doivent exister que dans l'imagination. D'après même un document officiel communiqué à la Chambre des députés, les dettes de l'ex-souverain s'élèvent à 112,003.343 piastres 25, soit environ à 25 millions de francs.

Mon narrateur ajoute ce détail typique : le souverain déchu caressait avec amour les trois sacs à main contenant le numéraire ; ses yeux brillaient de plaisir et d'avidité en contemplant les valises ouvertes.

Hôtels de la liste bleue.

Les neurasthéniques en voyage devront s'adresser exclusivement aux hôtels de la "liste bleue" patronnés par la bienfaisante Société des ennemis du bruit, dont l'organe est une revue hambourgeoise dirigée par le docteur Th. Lessirg, de Hanovre. Elle place un écusson bleu sur la porte des hôtels qu'elle recommande, aux conditions suivantes.

1. — Les chambres pourront être rendues obscures, à l'aide de volets brun ou vert foncé : toutefois ces volets seront disposés de telle sorte qu'ils laisseront passer, si on le désire, un filet de lumière.

2. — Il y aura dans chaque hôtel un salon où toute conversation sera interdite. Ce temple du silence sera le plus éloigné qu'il se pourra des salles où l'on fait de la musique. La salle de concert sera en dehors de l'hôtel.

3 — Les portes se fermeront automatiquement à l'aide de mécanismes pneumatiques ou non, mais silencieux.

4 — Les voyageurs bruyants, les mal appris, les personnes embouchées en trompettes, les voix éclatantes, fausses ou pointues, les rires idiots ou sinistres seront soigneusement repérés sur une liste noire. Tout voyageur inscrit sur cette liste se verra refuser impitoyablement la porte des hôtels bleus.

5 — Pendant l'heure qui suivra le déjeuner, il ne devra être fait aucun bruit, afin que la sieste soit paisible et bienfaisante. Les domestiques même ne secoueront pas de tapis et ne feront aucun nettoyage bruyant. Les chiens auront soin de n'aboyer qu'une fois cette heure écoulée.

6.—On réveille les voyageurs aussi doucement que possible et, si se peut, sans éveiller en même temps leurs voisins. La barbare coutume de tambouriner aux portes est abolie. Un système de sonnerie allant de la loge du portier à l'oreille du voyageur permettra d'avertir ce voyageur, et lui seul, qu'il est temps qu'il se lève.

Puissent tous les hôtels où nous conduiront nos pas errants avoir sur leur porte l'écusson bleu!

LE PRIX DES CHEVEUX.

La mode est aux cheveux postiches nécessaires pour meubler les immenses chapeaux au goût du jour. Sait-on qu'en dehors de la production en France (démêlures ramassées un peu partout, chevelures entières achetées à vil prix dans les campagnes) la France importe chaque année de l'Italie, du Japon et de la Chine trois cent cinquante mi le kilogrammes de cheveux valant plus de deux millions. Il est vrai qu'elle en revend un septième environ aux Anglais, aux Espagnols, aux Suisses et même.... aux Egyptiens. Les cheveux frisés de 20 à 60 centimètres valent de 32 à 170 francs le kilo, les cheveux pour nattes de 30 centimètres à 1 mètre valent de 32 à 40 francs. On a vu des cheveux d'un mètre quatre-vingt-dix valant 2.000 francs.

A la foire de Limoges, ces jours derniers, on a acheté des cheveux blancs argentés, très fins, à 250 francs le kilo, les cheveux bruns, de nuances variées, se cotaient de 90 à 100 francs ; il y a cinq ans la même qualité ne valait pas plus de 50 francs.

La Jupe de Mme du Barry.

La "Gazette" parlait dernièrement de Mme du Barry, à propos d'un livre récent.

M. Georges Cain, conservateur du musée Carnavalet, possède une jupe authentique de la célèbre favorite. Il raconte, dans un volume plein d'une piquante érudition que vient de publier M. François Bournand ("L'Amour sous la Révolution", chez Grethlein) comment ce précieux vêtement est venu entre ses mains.

Vers 1868, l'été s'annonçant très chaud (comme les temps sont changés!) M. Cain père avait loué pour ses enfants une villa à Port Marly. Un matin, allant à la pêche, il avise une marchande de légumes qui poussait son éventaire chargé de salades, de carottes et de céleris, en criant : "La tendresse !..... la verdureese !" C'était une vieille paysanne, en sabots, la tête couverte d'un mouchoir en cotonnade rayée ; mais sous sa robe de droguet et son tablier de toile, un bout de jupon de soie bleue, — et de quel bleu charmant — dépassait, orné d'une délicieuse fleurette brodée.

Avec son flair de collectionneur, M. Cain tombe en arrêt.

—Qu'est-ce que cela ? fait-il en désignant le bout de jupe brodée.

—Une vieille jupe qui me vient de ma grand'mère, et qui, dans le temps a dû appartenir à la "Dame du château".

—C'est curieux ! Voulez-vous me la vendre ?

—Jamais de la vie ? Ça me tient chaud ; l'étoffe est encore bonne.

—Je vous en donne vingt francs.

—Le voilà, monsieur !

La brave femme a vite fait d'entrer chez une voisine, d'ôter son jupon, de l'apporter et de filer en hâte avec ses légumes, de peur que son client ne rompe le marché. L'étoffe était intacte, sauf une pièce de toile de Jouy, remplaçant, au beau milieu, un morceau usé par la poussée de la voiturette.

Vingt ans plus tard, lorsque M. Georges Cain commença son tableau "Pajou faisant le buste de Mme Du Barry," son père lui donna la jupe brodée, à qui arriva une nouvelle aventure. Le gentilhomme qui posait pour la Du Barry l'emporta par erreur et l'emmena souper au cabaret. Ce fut sans doute la dernière fois que la jupe de Mme Du Barry fit la fête.

Ce vêtement a figuré en 1900, et récemment à des Expositions du costume. Le D. de la favorite, dessiné par des myosotis, s'y enlace, sur fonds bleu de France, à un L figuré par des lauriers roses. Que de souvenirs pimpants évoquent ces broderies un peu fanées. Mais il faut oublier les trois générations de marchands de légumes.

Voyage de noces en ballon

D'après des propos parisiens, l'amour de la gloire seul ne pourserait pas ce jeune aviateur à traverser la Manche sur un oiseau mécanique :

—Volez, volez à la victoire
Et ma main en sera le prix

La main d'une jeune fille très charmante serait, avec la gloire, la récompense de l'aviateur.

Feront-ils leur voyage de noces en aéroplane ? Jadis, rappelle l'"Intransigeant", on vit de jeunes mariés partir en ballon libre.

C'était Mlle Pezon et M. Castanet.

Mlle Pezon dompteit des lions, dans les foires, et de ces mêmes foires on voyait M. Castanet s'élever en ballon, partant à l'aventure, — car à cette époque les dirigeables n'existaient pas.

Castanet demanda la main de Mlle Pezon ; celle-ci répondit : "Entrez dans la cage aux lions et je vous épouse".

Castanet entra dans la cage, et il épousa.

Mais il voulut que le voyage de noces se fît dans les airs ; Mlle Pezon y consentit, et, après la bénédiction nuptiale, M. et Mme Castanet partirent en ballon, aux acclamations de la foule.

Ce pauvre Castanet finit, d'ailleurs, tragiquement.

Un soir qu'il dansait sur la corde, sur la place publique, il eut l'idée de tirer, depuis sa corde, un feu d'artifice ; ébloui, il manqua pied et se brisa le crâne sur le sol, sous les yeux terrifiés de sa femme.... Il expira sur le coup.

La crise ouvrière en Suède.

Stockholm, Suède, 4 août—Le conflit ouvrier qui a éclaté hier en Suède augmente d'heure en heure d'intensité. Quoique la grève générale ne soit pas encore devenue effective, les rangs des grévistes grossissent rapidement. Les employés de tramways et les cochers de fiacres ont arrêté le travail ce matin et la circulation est de ce fait partiellement suspendue dans les rues de Stockholm.

Les grévistes sont enragés des mesures prises par le gouvernement pour protéger militairement les ouvriers des usines à gaz et à lumière électrique.

Le Comité du Syndicat des Typographes a tenu une séance ce matin et a résolu de renvoyer pour le présent toute décision au sujet de la grève générale.

Un corps d'ouvriers, fort d'un millier d'hommes, s'est organisé dans le but de faire observer le maintien de l'ordre. Cette mesure a été suivie par de nombreux négociants, banquiers, etc., qui se sont armés pour assurer la protection de leurs biens.

Les boutiques d'armuriers ont fait des affaires d'or et à l'heure présente il est presque impossible d'y acheter un revolver ou une arme de petit calibre.

Les touristes quittent en grand nombre Stockholm, sans esprit de retour.

Le gouvernement fait garder militairement les voies et les ponts de chemins de fer dans la crainte d'attentats à la dynamite. On rapporte que depuis quelques jours une quantité considérable de dynamite a mystérieusement disparu des entrepôts du gouvernement.

Les leaders du mouvement déclarent que d'ici à la fin de la semaine la grève sera générale dans tout le pays, y compris les employés de chemins de fer, postes, télégraphes et téléphones.

Le lait n'arrive plus à Stockholm et des milliers de bébés sont privés de cette nourriture essentielle.

Les rues de la ville sont pleines de flâneurs qui se moquent des balayeurs volontaires dont un grand nombre appartiennent aux meilleures classes de la population.

Les autorités ont ordonné la clôture des cafés, et les restaurants ne sont autorisés à servir des boissons fortes qu'avec les repas.

Le service des bacs est suspendu et les approvisionnements de la campagne ne parviennent plus à Stockholm. Jusqu'ici l'ordre a été maintenu, mais on s'attend à ce que des troubles éclatent lorsque les vivres commenceront à manquer.

—o—

Turquie et Grèce.

Constantinople, Turquie, 4 août—On a tout lieu de croire que le gouvernement turc se prépare à demander formellement à la Grèce d'ordonner l'évacuation des fonctionnaires grecs qui se trouvent en Crète et a en outre l'intention de faire une démonstration navale dans les eaux crétoises.

La controverse Greco-Turque prend des proportions alarmantes et il suffirait du moindre incident pour provoquer un conflit armé entre les deux pays.

—o—

Un prince prodigue.

Weimar, Allemagne, 4 août — Le prince Hermann de Saxe-Weimer Eisenach, l'héritier présomptif du grand duché de Bade, a renoncé pour lui ou ses héritiers, à la succession au trône du grand duché ou à ses propriétés. Cet acte qui a été accompli avec toutes les formalités voulues est la conséquence des extravagances du prince qui causèrent son transfert des cuirassiers de la garde de Berlin au régiment en garnison à Saarburg et plus tard sa retraite obligatoire de l'armée. Le prince auquel a été conféré le titre de comte Osthaur, est en faillite et a été mis sous tutelle.

—o—

Tremblement de terre en Californie.

San José, Cal., 4 août—Une légère secousse sismique a été ressentie ce matin à 10:30 heures, à San José. Ce tremblement de terre a généralement passé inaperçu et il n'y a pas eu de panique.

—San Francisco, 4 août—Les instruments de l'observatoire de cette ville ont enrégistré une légère secousse sismique, ce matin, à 10:26 heures.

Le gouverneur Sanders se rend à Franklinton.

Le gouverneur Sanders est parti hier matin par un train de la Compagnie du Great Northern pour Franklinton, paroisse de Washington, où il prendra la parole dans une assemblée tenue dans le but de propager le mouvement en faveur des bonnes routes.

Le gouverneur était accompagné par l'ex-représentant J. J. Bailey et par M. W. H. Sullivan qui prendront aussi la parole au cours du meeting. M. Sanders passera la nuit à Franklinton et rentrera ce matin à la Nouvelle Orléans.

INCENDIES.

Vers huit heures et demie, hier matin, un feu a été découvert dans un cottage rue Thalie 2607, appartenant à Mary Murphy et occupé par Ersey Dorsey. Les flammes ont été promptement éteintes.

Une alarme générale a été sonnée hier soir à 10.30 heures, pour un incendie découvert dans les bâtiments de l'Empire Rice Mill, encoignure St. James et Market.

Plusieurs pompes sont rapidement arrivées sur les lieux et les flammes ont été finalement maîtrisées, non sans avoir cependant causé d'importants dégâts.

Procès en expropriation.

La Cour Civile de District, présidée par le juge Sommerville, a rendu hier son verdict dans le procès en expropriation intenté par la Commission des Egouts et des Eaux de la Nouvelle-Orléans à la Algiers Waterworks and Electric Company.

La Cour accorde à cette dernière compagnie une indemnité de 100.000 dollars pour l'expropriation d'un terrain.

Cette somme avait été préalablement offerte par la Commission des Eaux, mais la Compagnie d'Alger ayant refusé force, avait été de recourir à la loi.

ASPHYXIE.

En travaillant dans un égout à l'angle des rues Washington et Laurel, hier matin, Robert Jones, un ouvrier de couleur, a subi un commencement d'asphyxie causé par une fuite de gaz.

Il a été secouru par les étudiants en médecine.

Ouragan en perspective.

Le directeur du bureau météorologique de la Nouvelle-Orléans a reçu hier une dépêche de Washington, annonçant que l'ouragan tropical signalé depuis lundi faisait toujours rage sur la Mer des Caraïbes avec une légère tendance à s'avancer vers le nord.

Il est encore impossible de déterminer exactement la marche de cet ouragan, mais sa direction actuelle permet cependant de supposer qu'il ne tardera pas à s'abbattre sur l'un des Etats bordant la côte du Golfe.

Aucun changement n'est prédit dans les prochaines 24 heures dans le degré de température qui est sensiblement plus élevé que ces jours derniers.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadaire,
Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :
12 Unis | 06..... 6 mois | 03.....3c

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :
$15.15..Un an | $7.55..6 mois | $3.90..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :
$5.00..Un an | $2.50..6 mois | $1.00..3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..3 mois
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont qu'à passer aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 19—Commencé le 15 juillet 1909

LE HIBOU

GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME

Ancien inspecteur principal de la Sûreté

DEUXIÈME PARTIE

LA FILATURE

II

LE LENDEMAIN DU TRIOMPHE

(Suite.)

Mais non ! La divette parcourait les "Mobes mondaines." Soudain, elle poussa un cri terrible, un vrai cri de bête fauve ; ses bras s'agitèrent convulsivement, et elle devint pâle comme une morte.

Rose se précipita vers sa maîtresse.

Celle-ci, d'une voix entrecoupée, lui désignait un entrefilet, en deuxième page :

—Tiens ! lis vite ! moi, je n'y vois plus !

Rose eut à peine jeté les yeux à son tour, sur le journal qu'un tremblement convulsif la saisit, et qu'elle devint aussi pâle que la divette. Mais elle se remit plus vite, et, lentement, elle lut l'article où Coureau, dans un style où le brave reporter avait prodigué toutes ses fleurs de rhétorique, racontait la scène dont il avait été le témoin, au café de la rue Royale. Un renseignement complémentaire terminait le filet :

"Ce matin, une rencontre aura lieu, dès sept heures, entre M. de Labouheyre et M. Woelnig. L'arme choisie est l'épée de combat. Les témoins sont : MM. Colmes et Millier pour M. de Labouheyre, et MM. Voison et Richaud pour M. Woelnig.

"Le docteur Mazen assiste ces messieurs. Dernier détail : MM. Cibiel et de Charail pressentis par M. Labouheyre, se sont récusés, en raison des bonnes relations qu'ils n'ont cessé d'avoir avec M. Woelnig:

"Il se peut que le duel de ce matin ne soit pas le dernier motivé par l'incident dont nous avons donné à nos lecteurs un récit impartial.

"Le lieu de la rencontre est resté secret."

Céline paraissait atterrée. Si elle avait eu du sang froid elle aurait remarqué sans doute, le trouble excessif de Rose, en lisant la prose de Coureau. Mais la belle Altona ne se sentait pas de fureur et de crainte.

—Ainsi, hurle-t-elle, c'est pour une petite mijaurée qu'il se bat ! Il songe encore à ce ridicule mariage ! Il se rit de moi ! Prends garde ! prends garde, traîtresse ! je te briserai ! Et ta fiancée aussi, ta pure jeune fille, tu verras ce qu'elle pèse dans mes mains !

Et soudain, en proie à l'affolement complet :

—Mais, il est peut être mort, à l'heure qu'il est ? Sept heures, dis-tu ? Il y a une heure de cela ! Paul, mon Paul, mon aimé !.... Oh ! ce Wœlnig, il me le paiera.. Vite, Rose, cours chez lui, chez Paul.... sache s'il n'est pas blessé ! dis-lui que je veux le voir, vite ! vite !

—A qu'elle adresse, madame ? demanda Rose.

—C'est rue de Monceau, au 32. Cours ! dépêche-toi ! Ah ! attends !.... Il ne sera pas chez lui, de toute façon....

—Mais certainement ! dit Rose avec une singulière ardeur ! Il s'est peut être attardé sur le terrain du duel !

—Mais non ! ça ne dure pas pas une heure, ces choses là ! Paul s'est battu au moins trente fois, depuis deux ans qu'il est à Paris ! répondit Céline avec orgueil. Alors, je sais comment ça se passe. En ce moment, il est en route avec ses témoins. Ils vont déjeuner ensemble. Tâche de savoir où ! Il faut que tu le voies, absolument..... A moins. Oh ! s'il était blessé, pourtant !

—C'est impossible ! déclara Rose.

—Tu as raison ! C'est impossible ! Va !

Rose paraissait aussi pressée que sa maîtresse de savoir le résultat de ce duel dont on parlait littéralement dans tout Paris. M. de Labouheyre, que l'on savait élégant, très mondain, gagnait une auréole de vrai chevalier, à cet incident tout à son avantage. Le petit Charail s'était récusé, avec Cibiel, mais il avait colporté partout son appréciation admirative sur la conduite de Labouheyre :

—Il a été suprêmement correct ! répétait-il.

Quand il avait dit cela, il lui était impossible d'en dire davantage. Mais ses auditeurs parlaient pour lui, et surtout ses auditrices ; Labouheyre bénéficiait de la sympathie générale : il se battait pour sa future fiancée, au moment où le malheur atteignait celle-ci. Était-il au monde une façon plus délicate de faire sa cour ?

Cependant Rose allait, rue de Monceau, et sans doute avait-elle promis un énorme pourboire au cocher qui la conduisait, car la Cocotte, un peu maigre qui traînait la voiture fermée, semblait avoir retrouvé ses jambes de cinq ans — selon l'expression que Cibiel avait tenté vainement de mettre à la mode.

Dans la voiture, toutes glaces relevées, que faisait Rose ? Une chose singulière : elle modifiait sa coiffure ; elle arrangeait ses cheveux d'une façon maladroite, et posait ensuite sur un chignon sans grâce, un chapeau dépourvu de style, que sa maîtresse n'avait point vu, et dont elle aurait désapprouvé l'emploi. A quel sentiment obéissait donc la coquette Rose ? Un raffinement inattendu de délicatesse animait-il la soubrette : comme il se pouvait que l'ami de Céline Altona fût blessé ou mourant, Rose craignait sans doute de paraître trop pimpante, trop frivole et trop gaie, en allant aux nouvelles dans le costume si seyant qu'elle portait d'ordinaire ? Il y a en effet des cas où une toilette trop élégante est comme une insulte à la douleur d'autrui. Mais c'était là un sentiment bien compliqué pour une femme de chambre.

En tout cas, ainsi "chapeautée" et coiffée, une voilette sombre rabattue sur le visage, Rose était réellement méconnaissable.

Devant la maison habitée par Labouheyre, la voiture stoppa.

Rose fit signe au cocher.

—Attendez.

—Ben ! répondit le cocher.

Et il murmura :

—En voilà une jeunesse qui est pressée !

Labouheyre occupait un res de chaussée sur la cour. Le concierge cueillit pour ainsi dire Rose au passage :

—Où allez-vous, mademoiselle ?

—M. de Labouheyre, monsieur ?

—Il n'est pas chez lui ?

—C'est de la part de Mme Altona !

—Oh ! c'est différent. Mais vous savez bien où il est alors !

—Sans doute, nous le savons ! Il se bat en duel ce matin ! Mais où ? vous ne l'ignorez pas, monsieur ; dites-moi vite !

Le concierge, flatté de jouer un rôle, se montra bon prince. D'ailleurs, il savait qu'un renseignement utile profite toujours à celui qui le donne. C'est pourquoi il répondit :

—Oh ! c'est bien délicat, ce que vous me demandez là !

Rose lui mit vivement un louis dans la main.

—Eh bien, reprit le concierge, je ne peux rien affirmer, vous comprenez. Mais si vous vous étiez trouvée il y a une heure à l'Ermitage de Villebon, vous auriez probablement eu des nouvelles toutes fraîches !

A Villebon ! C'était trop loin ! Inutile de chercher à rejoindre combattants et témoins, actuellement en route pour Paris !

Rose eut une inspiration :

—Je vais aller aux bureaux du journal le plus proche, se dit-elle.

Avant de sortir, elle recommanda au concierge :

—Dès que M. de Labouheyre sera entré, dites-lui bien qu'il est attendu rue Brunel. C'est très urgent !

—Soyez tranquille, mademoiselle votre commission sera faite, répondit le digne concierge.

Hâtivement, Rose remonta en voiture :

—Vite, dit-elle au cocher, en donnant le nom du journal. Vous savez où c'est ?

—Parbleu ! j'y mène des clients trente fois par jour ! répondit le brave homme. Et il grommela :

—Elle vient de sa province la petite !

En effet les cochers de Paris connaissent tous les journaux de la capitale, et, si ce n'était trop sortir de notre sujet, nous étudierions ici l'attraction réelle, ou si vous voulez, le courant de sympathie qui existe entre les conducteurs de fiacre et les membres de la presse. Il y a un fait ignoré des provinciaux et des étrangers : c'est qu'un cocher de fiacre se fera peut-être prier pour vous conduire au théâtre, et jamais dans un bureau de rédaction. Il y a des grâces d'état.